

Le temps vécu dans le récit de fiction et dans le récit historique

Sabina Loriga
EHESS (Paris)

Résumé

Si Ricœur évoque à plusieurs reprises les extraordinaires ressources qu'offre la fiction pour saisir les subtiles variations entre le temps de la conscience et le temps chronologique, il relève en revanche les limites de l'histoire : le récit de fiction – écrit-il – est plus riche en informations sur le temps, au plan même de l'art de composer que le récit historique

Mots-clés

Temps, récit, biographie

Contact

sabina.loriga@ehess.fr

1. Avant d'aborder la question du temps vécu dans les différents types de récits (histoire, fiction et témoignage), je désire évoquer succinctement un trait d'ordre général. Pour Paul Ricœur, la littérature représente une source de réflexion trop importante pour pouvoir être confiée aux seuls spécialistes. A l'instar de Wilhelm Dilthey et de Hannah Arendt, il soustrait la littérature aux critiques littéraires, pour la restituer au libre exercice de la compréhension. C'est dans cette perspective que sa réflexion, notamment dans *Temps et récit*, nous aide à nouer entre fiction et histoire des relations intenses, mais, en même temps, ordonnées et claires, aux bornes et aux « critères » nettement définis. Il s'agit là d'un point fondamental et délicat, car les rapports entre ces deux genres n'ont jamais été simples : il suffit de se rappeler les réactions exacerbées de Jacob Burckhardt ou d'Hippolyte Taine à propos de Walter Scott et du roman historique.¹ Paradoxalement, ces rapports ont empiré au cours des dernières décennies, à la suite de la vague post-moderne. D'un côté, les partisans du *Linguistic Turn* ont souvent proposé une démarche d'assimilation entre littérature et histoire tendant à effacer toute différence et à nier le caractère référentiel de l'histoire : la confrontation avec la littérature repose alors sur la négation de la vérité historique et nulle place n'est laissée au *hors-texte*. D'un autre côté, nombre d'historiens ont écarté toute possibilité de confrontation avec la fiction. Ainsi, en 1990, peu de temps avant sa mort, l'historien britannique Geoffrey Elton sollicitait-il ses pairs de « mettre fin aux bavardages et de revenir à l'essentiel », à savoir *ad fontes*.² De tels propos sont l'expression d'une position défensive qui ne cesse de se manifester et que l'on pourrait schématiquement résumer en ces termes : il importe de rétablir la notion de vérité et la logique de la preuve, de réaffirmer l'existence d'une méthode historique, fon-

¹ Burckhardt, *Über* 48; Taine, *Histoire*, IV 302.

² Cf. Geoffrey, *Return*.

dée sur les sources, à même d'attester la vérité du passé. Et cela coûte que coûte. Au risque même de nier la nature interprétative de l'histoire et de se contenter d'une image naïve et tranchée de l'objectivité historique.

Il me semble que Ricœur nous aide à sortir de cette impasse. Fidèle à lui-même, il nous propose une voie longue et complexe, reposant sur ce qu'il nomme « un lien indirect de dérivation ». Il tient à sauvegarder la distinction entre les deux types de discours narratifs : le récit de fiction et l'historiographie. En particulier, dans *Temps et récit*, il souligne que seule l'historiographie peut revendiquer une référence inscrite dans l'empirie : « même si le passé n'est plus et si, selon l'expression d'Augustin, il ne peut être atteint que dans le présent du passé, c'est-à-dire à travers les traces du passé, devenues documents pour l'historien, il reste que le passé a eu lieu » (Ricœur, *Temps I* 154). Ce fait comporte deux implications importantes. Tout d'abord, le problème de la vérité en histoire demeure fondamental : l'écriture de l'histoire a pour fonction de restituer une réalité passée (faute de quoi, on débouche sur l'« arbitraire terrifiant », dont parle Hannah Arendt).³ Ricœur définit le passé comme le *vis-à-vis* auquel la connaissance historique s'efforce de correspondre de manière appropriée. « A travers le document et au moyen de la preuve documentaire, l'historien est soumis à ce qui, un jour, fut. Il a une dette à l'égard du passé, une dette de reconnaissance à l'égard des morts qui fait de lui un débiteur insolvable » (Ricœur, *Temps III* 253). Ensuite, précisément parce que l'histoire poursuit un projet d'objectivité, elle peut soulever, en tant que problème spécifique, la question des limites de l'objectivité. Pour cette raison, toute vision naïve du concept de « réalité », appliquée à la passéité du passé, est récusée : « l'avoir-été fait problème dans la mesure exacte où il n'est pas observable, qu'il s'agisse de l'avoir été de l'événement ou de l'avoir été du témoignage » (284).⁴

Après avoir souligné l'asymétrie et la complémentarité des modèles référentiels et de leurs respectifs desseins, Ricœur analyse l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction. Celles-ci évoluent en effet grâce aux emprunts réciproques : l'intentionnalité historique « ne s'effectue qu'en incorporant à sa visée les ressources de fictionnalisation relevant de l'imaginaire narratif », alors que l'intentionnalité du récit de fiction « ne produit ses effets de détection et de transformation de l'agir et du pàtir qu'en assumant symétriquement les ressources d'historicisation que lui offrent les tentatives de reconstruction du passé effectif » (185). Ces échanges reposent « sur l'assertion d'un lien indirect de dérivation par lequel le savoir historique procède de la compréhension narrative sans rien perdre de son ambition scientifique ». (*Temps I* 165-166)

C'est dans cette perspective que Ricœur s'interroge sur la manière dont l'histoire et la fiction se comportent à l'égard de la faille ouverte par la pensée réflexive entre le temps phénoménologique et le temps cosmique. Il appuie sa réflexion sur l'œuvre de Fernand Braudel ainsi que sur trois « fables sur le temps » : *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf, *Der Zauberberg* de Thomas Mann, *À la recherche du temps perdu* de Proust. Eu égard au propos qui est le mien, il me faut revenir brièvement sur les pages consacrées au texte de Virginia Woolf. Ricœur rappelle l'extraordinaire différence existant entre le temps chronologique, représenté par les coups de Big Ben et autres cloches et horloges, scandant les heures, et le temps individuel.⁵ Le temps officiel auquel les personnages sont

³ Arendt, *Le concept* 117.

⁴ Ricœur avait déjà abordé la question de l'absence d'observation directe in *Objectivité* 23-43.

⁵ Virginia Woolf revient sur l'opposition entre le temps chronologique (« time on the clock ») et le temps de la conscience individuelle (« time in the mind ») dans *Orlando* (1928).

confrontés n'est pas seulement le temps des horloges, mais tout ce qui y a trait ; c'est le temps monumental, c'est-à-dire la voix de l'autorité, dans le cas de *Mrs Dalloway*, l'esprit de l'Empire britannique. De même, le temps individuel coïncide avec l'expérience du temps sous la menace et sous le signe de la mort. Or, les différents protagonistes établissent un rapport particulier avec ces marques du temps et engendrent leur propre durée. Ricœur commente : « Irréversible, l'heure ? Et pourtant en ce matin de juin, l'irréversible n'accable pas, il relance la joie de vivre [...]. Ainsi va le temps intérieur, tiré en arrière par la mémoire et aspiré par l'attente » (*Temps II* 199). Il ne s'agit pas seulement d'opposer le temps des horloges et le temps intérieur, mais de comprendre la variété des expériences temporelles concrètes des divers personnages : « les coups frappés par Big Ben ne scandent nullement un temps neutre et commun, mais revêtent chaque fois une signification différente » (*Temps III* 234). Ainsi Ricœur introduit-il la dimension du conflit. Non seulement il nous rappelle que l'heure n'est la même pour tous qu'extérieurement et non pas dans l'intime, mais il souligne que le temps public est creusé par des visions inconciliables : il ne rassemble pas mais divise.

2. Si Ricœur évoque à plusieurs reprises les extraordinaires ressources qu'offre la fiction pour saisir les subtiles variations entre le temps de la conscience et le temps chronologique, il relève en revanche les limites de l'histoire : « le récit de fiction – écrit-il - est plus riche en informations sur le temps, au plan même de l'art de composer que le récit historique ». Ensuite, il précise :

Ce n'est pas que le récit historique soit d'une pauvreté extrême à cet égard [...]. Néanmoins, des contraintes [...] font que les diverses durées considérées par les historiens obéissent à des lois d'enchaînement qui, en dépit de différences qualitatives indéniables, relativement au rythme, au *tempo* des événements, rendent ces durées et les vitesses qui leur correspondent fortement homogènes ». (*Temps II* 295)

Loin de jouer sur les variations temporelles, l'histoire élabore un tiers temps, le temps proprement historique, à l'intersection entre le temps vécu et le temps cosmique. Elle est fondée sur des procédures de connexion qui assurent la réinscription du temps vécu sur le temps cosmique : le calendrier, la suite des générations, les archives (en l'occurrence le document et la trace). De ce point de vue, Ricœur décrit le temps historique comme étant sans lien direct avec celui de la mémoire et de l'attente :

D'une part, le temps historique paraît se résoudre en une succession d'intervalles homogènes, porteurs de l'explication causale ou nomologique ; d'autre part, il se disperse dans une *multiplicité de temps* dont l'échelle s'ajuste à celle des entités considérées : temps court de l'événement, temps demi-long de la conjoncture, longue durée des civilisations, très longue durée des symbolismes fondateurs du statut social en tant que tel. Ces 'temps de l'histoire' [...] paraissent sans rapport discernable avec le temps de l'action. (*Temps I* 314-315)

Je tiens à souligner quelques-unes des expressions employées par Ricœur : « Les historiens obéissent à des lois d'enchaînement », « la durée historique est homogène », « le temps de l'histoire est sans rapport avec le temps de l'action »... Elles suscitent plusieurs interrogations sur la place de ces pages dans la réflexion de Ricœur. Depuis *Histoire et vérité*, celui-ci a toujours abordé la question de la vérité historique dans sa double

dimension, de vérité dans la connaissance historique, et de vérité dans l'action historique. Pourquoi, ici, semble-t-il délier ou déconnecter ces deux dimensions ? Envisage-t-il de renoncer à la vérité de l'action ? Il est difficile d'apporter une réponse à ces questions. Sans doute, Ricœur tient à sauvegarder la distinction entre les deux types de discours narratifs : le récit de fiction et l'historiographie. Toutefois, je me demande aussi si, à l'égard de la question temporelle, Ricœur ne prêterait pas une oreille par trop attentive aux propos de Braudel, au détriment d'autres réflexions historiographiques.

Généralement considéré comme un innovateur de la pensée temporelle, celui-ci est l'un des principaux interlocuteurs historiographiques de *Temps et récit*.⁶ Il me paraît donc important de rappeler très brièvement quelques éléments de la réflexion de Braudel et de la lecture qu'en propose Ricœur.

La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II se fonde sur trois temps différents, ayant des vitesses inégales : l'histoire quasi-immobile, presque hors du temps, de la géo-histoire ; celle, lentement rythmée par les conjonctures économiques, de la société ; enfin, l'histoire traditionnelle, événementielle, aux oscillations rapides et nerveuses, de l'individu. Les rapports existant entre ces trois temps demeurent ambigus. Sont-ils des réalités détachées ou mêlées ? Y-a-t-il une hiérarchie ? Parfois, Braudel dépeint une interaction mouvante où tous les plans ont leur valeur et chaque durée représente une strate de l'explication. Par ailleurs, il manifeste sa prédilection pour le premier temps et son mépris pour le dernier qu'il qualifie d'« agitation de surface » (*La Méditerranée* 13). Au fil des années, Braudel reviendra sur la question temporelle dans deux célèbres articles méthodologiques.⁷ Loin d'être une simple systématisation des temps historiques de *La Méditerranée*, ceux-ci vont marquer un tournant important. Tout d'abord, l'histoire est définie comme étant une dialectique de la durée : « par elle, grâce à elle, elle est étude du social, de tout le social, et donc du passé, et donc aussi du présent, l'un et l'autre inséparables » (*Histoire et sociologie* 104). Alors que la sociologie privilégie une unité de temps trop brève (l'instantanéité du présent) et l'anthropologie une durée trop longue (l'immobilité des millénaires), l'histoire inscrit les faits sociaux dans la longue durée. Comme Braudel le précise, lors de sa controverse avec George Gurvitch,⁸ la notion de temps social est ainsi mise à distance : « Comment l'historien se laisserait-il convaincre [par les différences temporelles] ? Avec cette gamme de couleurs, il lui serait impossible de reconstituer la lumière blanche unitaire qui lui est indispensable » (Braudel, *Histoire et sciences sociales* 78-79). L'accent se déplace de la multiplicité à l'unité temporelle :

Ce désaccord est plus profond qu'il n'y paraît : le temps des sociologues ne peut être le nôtre ; la structure profonde de notre métier, si je ne me trompe, y répugne. Notre temps est mesure, comme celui des économistes. Quand un sociologue nous dit qu'une structure ne cesse de se détruire pour se reconstituer, nous acceptons volontiers l'explication que l'observation historique confirme d'ailleurs. Mais nous voudrions, dans l'axe de nos exigences habituelles, savoir la durée précise de ces mouvements, positifs ou négatifs. [...] Ce qui intéresse passionnément un historien, c'est l'entrecroisement de ces mouvements, leur interaction, et leurs points de rupture : toutes choses qui ne peuvent s'enregistrer que par rapport au temps uniforme des historiens, mesure générale de tous ces phénomènes, et non au temps social multiforme, mesure particulière à chacun de ces phénomènes ». (77-78)

⁶ Cf. Le Goff, *Un Autre* 403 ; Schmitt, *Le Temps* 31-52. Cf. aussi Leduc, *La construction* 69-83.

⁷ Cf. Braudel, *Histoire et sciences sociales* 41-96 ; Braudel, *Histoire et sociologie* 97-122.

⁸ Cf. Maillard, *Les temps* 197-222.

Par comparaison à *La Méditerranée*, Braudel infléchit sensiblement sa vision. Comme l'ont souligné Gérard Noiriel et Jacques Revel, les ambiguïtés se dissolvent. Les trois temps sont désormais présentés comme des durées *objectives* et mathématiquement *commensurables*, afin d'établir une histoire sérielle. « Appréhendé au niveau de l'histoire humaine tout entière (et non de l'objet d'étude, comme c'était le cas dans la thèse), le temps apparaît désormais comme une réalité mesurable. Les durées sont projetées sur une échelle unique, ce qui permet de les superposer, comme les étages d'une maison, de façon à hiérarchiser les domaines du savoir » (Noiriel, *Comment* 136). D'autre part, l'idée d'une hiérarchie de la durée s'impose : « la longue durée n'est plus seulement celle d'une temporalité différente » ; envisagée en tant que socle de toutes les autres durées, elle repose sur le sacrifice du temps vécu. (Revel, *Fernand Braudel* 17)

Ricœur relève dans sa lecture que la notion de longue durée risque d'arracher le temps historique à la dialectique vivante entre le passé, le présent et le futur et perdre ainsi de vue le temps humains : « Alors que dans le récit traditionnel ou mythique, et encore dans la chronique qui précède l'historiographie, l'action est rapportée à des agents qu'on peut identifier, [...] l'histoire-science se réfère à des objets d'un type nouveau appropriés à son type explicatif. [...] L'histoire nouvelle paraît être ainsi sans personnages ». (*Temps I* 314) Il met ensuite en lumière les limites de cette auto-représentation de l'histoire, car, en dépit de ses déclarations, Braudel ne parvient pas à effacer du récit l'individuel et l'événementiel :

L'homme y est partout présent et avec lui un fourmillement d'événements symptomatiques : la montagne y figure comme refuge et comme abri pour des hommes libres. Quant aux plaines côtières, elles ne sont pas évoquées sans la colonisation, le travail de drainage, la bonification des terres, la dissémination des populations [...]. Les grands conflits entre les empires espagnols et turcs jettent déjà leur ombre sur les paysages marins. Et avec les rapports de force, pointent déjà les événements ». (365)

Ce disant, Ricœur signifie que, loin d'être évacuée, l'action demeure centrale dans l'ensemble des trois parties de *La Méditerranée* (« l'ouvrage est placé en bloc sous le signe de la *mimésis* de l'action ») et que la notion même d'histoire de longue durée dérive de l'événement dramatique, c'est-à-dire de l'événement-mis-en-intrigue (379). Par cette assise critique, il dépouille l'événement de son caractère impétueux (« il n'est pas nécessairement bref et nerveux à la façon d'une explosion »), pour lui assigner le statut de symptôme ou de témoignage. (383)

Il me semble, toutefois, que Ricœur demeure prisonnier des intentions de Braudel, lorsque ce dernier affirme l'unité temporelle du récit historique. Tout d'abord, il sous-estime la dimension politique de son argumentation, qui vise à faire de l'histoire la clef de voûte d'une nouvelle architecture des sciences sociales : « L'histoire m'apparaît comme une dimension de la science sociale, elle fait corps avec celle-ci. Le temps, la durée, l'histoire s'imposent en fait, ou devraient s'imposer à toutes les sciences de l'homme. Ses tendances ne sont pas d'opposition, mais de convergence » (Braudel, *Histoire et sciences sociales* 105). Il néglige, d'autre part, le fait que le point de vue de Braudel n'est pas partagé par tous les historiens.

A cet égard, et sans vouloir minorer les enrichissements apportés à l'histoire par les sciences de la nature et les nouvelles sciences sociales, il me semble néanmoins intéressant d'analyser les manières dont l'historiographie précédente a abordé la question du temps. En effet, dans le long débat sur la notion de progrès, initié au cours du XVIII^e

siècle et qui traverse tout le XIX^e siècle, certains historiens avaient mis en lumière la pluralité temporelle du monde historique.

En 1773, Johann Gottfried Herder exprime sa contrariété au regard de tout excès de synthèse :

personne au monde ne sent plus que moi la faiblesse des caractéristiques générales. On peint un peuple entier, une période, une contrée entière – qui a-t-on peint ? On groupe des peuples et des périodes qui se succèdent en les opposant sans fin comme les vagues de la mer – qu’a-t-on peint ? À qui s’applique la peinture des mots ? En fin de compte, on ne les groupe qu’en un terme générique qui ne signifie rien et sous lequel chacun pense et sent ce qu’il veut – moyen imparfait de description ! ». (Herder, *Une autre* 69)

Vingt ans plus tard, il y insiste à nouveau : « La crainte me saisit lorsque j’entends caractériser en quelques mots une nation tout entière ou toute une période ; quelle énorme somme de diversités renferment en effet les mots tels que ‘nation’ ou les ‘siècles du Moyen Age’, ou encore l’époque antique ou moderne » (Herder, *Humanitätsbriefe*, cit. in Meinecke 441-442). Sa réflexion, fondée essentiellement sur les différences nationales, met en lumière l’hétérogénéité des temps. En 1799, il écrit qu’il n’est pas au monde deux choses qui aient la même mesure de temps. Chaque phénomène (social, culturel, esthétique) a son propre centre de gravité, contient à l’intérieur sa propre mesure et doit être évalué en lui-même, et non pas à travers un mètre absolu : « A vrai dire toute chose mouvante porte en soi la mesure de son temps et celle-ci demeure, même si aucune autre n’est là ; il n’est pas deux choses au monde qui aient la même mesure de temps [...]. Il existe donc (on peut l’affirmer hardiment) dans l’univers, en un seul temps, une multitude de temps ». (Herder, *Verstand* XXI 59)

Un siècle plus tard, Wilhelm Dilthey reprend la réflexion de Herder. Dans *L’édification du monde historique dans les sciences de l’esprit*, il évoque la capacité humaine de puiser des ressources dans d’autres temps, derrière nous et devant nous. A l’instar de Nietzsche, Dilthey pense que l’homme est une créature du temps, inéluctablement liée à la chaîne du passé et que c’est précisément celle-ci qui fait naître en lui le besoin de s’exprimer de façon durable : « l’animal vit toute chose au présent [...]. Il ne sait rien de la naissance ni de la mort. Ainsi souffre-t-il bien moins que l’homme. Bien qu’on observe partout dans le règne animal des cruautés, des mutilations féroces, la lutte pour la vie et la mort, la vie de l’homme est en butte à une douleur bien plus grande et plus permanente ». Toute vie s’étend derrière, vers le passé, par le biais du souvenir, et en avant, dans une attente, remplie de crainte ou d’espoir, qui est tournée vers l’avenir : « des deux côtés elle se perd dans l’obscurité » (Dilthey, *Leben* 357). Contrairement à ce que diront, au cours des décennies suivantes, de nombreux sociologues (notamment certains tenants de l’interactionnisme symbolique), l’individu n’est pas un produit *hic et nunc*, déterminé par une situation contingente. Ses actions sont fondées sur la durée et se nourrissent d’images du passé et d’anticipations de l’avenir. Dans cette perspective, Dilthey écrit : « nombreuses sont en nous les possibilités de la vie au regard de la mémoire et du vouloir dressé vers l’avenir, [...] si bien que notre imagination va au delà de ce que nous pouvons vivre immédiatement ou réaliser au sein de notre moi ». Ce qui revient à dire que le présent n’est jamais seulement présent, un état temporel fermé sur lui-même, mais qu’il est d’une nature plus flexible et qu’il ne cesse de solliciter le passé et l’avenir : « le présent n’est jamais ; ce que nous vivons dans l’immédiat en tant que présent renferme toujours en soi le souvenir de ce qui était justement présent ». (Dilthey, *Plan* 194 et 259)

Cette capacité humaine de briser le présent interdit d'uniformiser, ou de standardiser, les réalités du passé, à travers les notions d'époque ou de civilisation. A cet égard, Dilthey écrit que sans doute toute époque exprime une figure dominante. Elle est unilatérale et, à certains moments, la consonance entre les différents domaines de la vie est particulièrement forte : par exemple, l'esprit rationnel et mécaniste du XVII^e siècle a influencé la poésie, l'action politique et la stratégie de guerre. Mais il s'agit là d'exceptions, car les différents champs jouissent d'une certaine autonomie : « chaque ensemble particulier contenu [dans le monde historique] possède, à travers la position de valeurs et la réalisation de fins, son propre centre ». Comme l'a écrit déjà Wilhelm von Humboldt en 1791, il y a toujours des fragments d'histoire qui renâclent ou refusent de se conformer au mouvement général. Il en résulte des irrégularités, des différences, des discordances :

Ce contenu [historique] se présente comme une unité. C'est ce qui a pu faire naître l'idée qu'il était possible d'exposer l'ensemble de l'histoire sous forme de relations logiques entre des points de vue homogènes. Ainsi les hégéliens ont-ils gâté l'intelligence de la philosophie moderne par la fiction selon laquelle les points de vue découleraient logiquement les uns des autres. En réalité, une situation historique contient d'abord une diversité de faits particuliers. Réfractaires, ceux-ci sont simplement juxtaposés et ne se laissent pas ramener les uns aux autres. (Dilthey, *L'imagination* 162)

Dans cette perspective, une civilisation ne constitue pas une entité compacte et n'est pas faite d'une seule substance, réductible à un principe primordial. Elle doit bien plutôt être comprise comme un entrelacs ou un mélange instable d'aspirations différentes et d'activités qui se contredisent. Elle accueille divers ensembles interactifs en perpétuel mouvement (l'économie, la religion, le droit, l'éducation, la politique, le syndicat, la famille, etc.) :

et comme l'organisation politique contient en elle une diversité de communautés qui descendent jusqu'à la famille, la vaste sphère de la vie nationale comprend en outre des communautés, des ensembles plus restreints qui ont en eux leur mouvement propre. [...] Chacun de ces ensembles interactifs est centré sur lui-même d'une manière particulière et c'est là que se trouve fondée la règle interne de son évolution. (Dilthey, *L'édification* 122-124)

Bref, Dilthey conceptualise la pluralité fondamentale du monde historique dans sa dimension temporelle. Pour lui, le temps historique n'est ni un mouvement rectiligne ni un flux homogène. Ainsi, le XVIII^e siècle est habité, à la fois, par les Lumières, par Bach et par le piétisme :

cet ensemble homogène où s'exprime dans différents domaines de la vie l'orientation dominante des Lumières allemandes ne détermine pas pour autant tous les hommes qui appartiennent à ce siècle, et même là où son influence s'exerce, d'autres forces agissent souvent à côté de lui. Les résistances du siècle précédent se font sentir. Les forces attachées aux situations et aux idées antérieures sont particulièrement agissantes, même si elles cherchent à leur donner une forme nouvelle. (132)

De cette manière, Dilthey dessine le tout historique comme un ensemble malléable, conflictuel, au sein duquel coexistent des forces discordantes qui se rebellent contre l'unité forcée du *Zeitgeist* : « il ne s'agit pas d'une unité qui serait exprimable par une idée

fondamentale, mais bien plutôt d'un ensemble qui s'édifie entre les tendances de la vie elle-même » (133)⁹. En définitive, les considérations de Dilthey sur la nature hétérogène et discontinue du temps historique proposent une image musicale de la relation entre les parties et le tout, en un jeu infini d'harmonies et de dissonances non prévisibles : il n'existe pas un noyau unique, qui serait à la fois la mélodie et l'accompagnement (le siècle des Lumières), mais une alternance de thèmes qui s'enchaînent et s'entrecroisent.

3. Herder, Humboldt, Dilthey : de manière différente, leurs réflexions montrent que l'idée selon laquelle l'histoire doit jeter sur le passé une « lumière blanche unitaire » n'a pas toujours été partagée par les historiens. Un troisième « genre » - le témoignage – montre qu'il faut éviter de durcir l'opposition entre l'historiographie et la fiction pour intégrer les variations temporelles dans la l'historiographie. Sur ce point, je limiterai mon argument à un seul exemple : Primo Levi, le chapitre XI de son *Si c'est un homme*. Alors que le *Kommando* de chimie auquel il appartient est affecté au nettoyage d'une citerne souterraine, Levi est pris en amitié par Jean le Pikolo qui parvient à le faire assigner à la corvée quotidienne de soupe. Pendant le parcours jusqu'aux cuisines, il commence à déclamer le *Chant d'Ulysse* de Dante : « j'y suis, attention Pikolo, ouvre grand tes oreilles et ton esprit, j'ai besoin que tu comprennes : 'Considérez votre semence/Vous ne fûtes pas faits pour vivre comme des bêtes/Mais pour suivre vertu et connaissance' ». Deux temps lointains –celui de la *Divina Commedia* ainsi que celui de l'*Odyssée* – pénètrent dans le temps présent d'Auschwitz-Birkenau : « Et c'est comme si moi aussi j'entendais ces paroles pour la première fois : comme une sonnerie de trompette, comme la voix de Dieu. L'espace d'un instant, j'ai oublié qui je suis et où je suis ». A l'improviste, le frottement du temps biographique et du temps historique ouvre une petite brèche temporelle : « *demain* lui ou moi nous pouvons être morts, ou ne plus jamais nous revoir ; il faut que je lui dise, que je lui parle du *Moyen Age*, de cet *anachronisme si humain*, si nécessaire et pourtant si inattendu, et d'autres choses encore, de quelque chose de gigantesque que je viens d'entrevoir à l'*instant* seulement en une fulgurante intuition, et qui contient peut-être l'explication de notre destin, de notre présence ici *aujourd'hui* ». (Levi, *Si* 118-123)¹⁰ Encore une fois je tiens à souligner quelques-unes des expressions proposées par Levi : « *demain* », « *Moyen Age* », « *anachronisme si humain* », « à l'*instant* » « *aujourd'hui* ». Une petite brèche temporelle ou bien un anachronisme. Loin d'être une expérience a posteriori (l'historien emprisonné dans son époque), l'anachronisme fait potentiellement partie du présent, est une expérience qui scande la vie humaine, surtout lorsque « le temps est hors de ses gonds », pour employer l'expression d'*Hamlet* (reprise par Nicole Loraux).¹¹ Grâce à Dante et à Ulysse, Levi soumet la réalité du camp d'extermination à

⁹ Un an plus tard, il reviendra sur ce point, in *Die Typen der Weltanschauung und ihre Ausbildung in den metaphysischen systemen. Gesammelte Schriften*. Vol. VIII, 89-90.

¹⁰ C'est moi qui souligne. Cf. les relations d'Enrico Castelli Gattinara et d'Agnès Gueuret (« Les 'éclats' du temps. A propos de la temporalité d'un point de vue sémiotique dans le chapitre 11, 'Le chant d'Ulysse', in Primo Levi, *Si c'est un homme* ». *Sémiotique et Bible* 120 (2005) : 41-57), présentées dans le cadre du séminaire « Temps, mémoires, histoire », EHESS, Paris, 2004-2005.

¹¹ William Shakespeare, *Hamlet*, acte I, scène 5, v. 196-197, « The time is out of joint. O cursed spite/That ever I was born to set it right » (Le temps est hors de ses gonds. O sort maudit/Qui veut que je sois né pour le rejoindre »). Cf. Nicole Loraux, « Eloge de l'anachronisme en histoire ». *Le genre humain* 27 (1993) : 23-39.

une nouvelle interrogation : résultat de la quête de sens individuel, son *anacronisme si humain* produit du sens historique.

Si nous voulons préserver une initiative à l'agir humain (et élaborer la vérité historique dans sa double dimension, de vérité dans la connaissance historique, et de vérité dans l'action historique), je crois qu'il faut inclure ces brèches temporelles dans le récit historique. Sans doute pourrait-on répliquer que, tout bien considéré, les historiens n'ont jamais été en mesure de restituer l'hétérogénéité temporelle du passé. C'est probablement vrai : nous avons eu jusqu'à présent bien du mal à intégrer des procédures de temporalisation complexes, déjà expérimentées par le roman et le cinéma (comme en témoignent le flash-back, le ralenti ou le travelling)¹². Mais ces échecs justifient-ils un diagnostic définitif ? Doit-on renoncer a priori à intégrer les variations temporelles ? Il s'agit d'un sacrifice lourd de conséquences : les écarts, les déchirures temporelles, les *débordements* chronologiques représentent une ressource incontournable de liberté. Comme le confirment d'autres témoignages, même dans les situations extrêmes, allant jusqu'à ôter toute capacité de compréhension et de prévision des événements environnants, les individus portent en eux des lambeaux de leur histoire passée et de leurs attentes pour l'avenir.

Bibliographie

- Arendt, Hannah. "Le concept d'histoire." *La crise de la culture*. Trad. fr. par Patrick Lévy. Paris: Gallimard, 1972. Imprimé.
- Bodei, Remo. "Intrigue et multiplicité des temps dans le récit historique." *Revue de l'Université d'Ottawa/University of Ottawa Quarterly* 55, 4 (1985). Imprimé.
- Braudel, Fernand. "Histoire et sciences sociales. La longue durée." *Annales ESC* 4 (1958) : 725-753. Réédité : *Écrits sur l'histoire*. Paris : Flammarion, 1969. 41-96. Imprimé.
- . "Histoire et sociologie." *Traité de sociologie*. Sous la direction de Georges Gurwitsch. t. I. Paris : PUF, 1958. 83-98. Réédité : *Écrits sur l'histoire*. Paris : Flammarion, 1969. 97-122. Imprimé.
- . *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949). Paris : Armand Colin, 1990. Imprimé.
- Burckhardt, Jacob. *Über das Studium der Geschichte* (1905). Trad. fr. *Considérations sur l'histoire du monde*. Paris: Alcan, 1938. Imprimé.
- Dilthey, Wilhelm. "Leben und Erkennen. Ein Entwurf zur erkenntnistheoretischen Logik und Kategorienlehre (1892-93 env.)." *Gesammelte Schriften*. Stuttgart/Göttingen: Teubner/Vandenhoeck & Ruprecht. Vol. XIX. Imprimé.
- . *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*. Paris: Editions du Cerf, 1988. Imprimé.
- . "L'imagination du poète. Elements d'une poétique." *Ecrits d'Esthétique*. Paris: Les Editions du Cerf, 1995. Imprimé.

¹² Cf. Bodei, *Intrigue*.

- . "Plan der Fortsetzung zum Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften" (1907-1910). *Gesammelte Schriften*. Stuttgart/Göttingen: Teubner/Vandenhoeck & Ruprecht. Vol. VII. Imprimé.
- Elton, Geoffrey Rudolph. *Return to Essentials. Some Reflections on the Present State of historical Study*. Cambridge: Cambridge University Press, 1991. Imprimé.
- Herder, Johann Gottfried. "Briefe zu Beförderung der Humanität" (1794). *Werke in Zehn Bänden*. B. 7. Ed. Hans D. Irsmscher. Frankfurt am Mein, 1991. Imprimé.
- . "Une autre philosophie de l'histoire." *Histoire et cultures*. Paris: Flammarion, 2000. Imprimé.
- . *Verstand und Erfahrung. Eine Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft* [1^{re} partie, 1799]. *Sämtliche Werke*. 1881. T. XXI. Imprimé.
- Leduc, Jean. "La construction du temps chez les historiens universitaires français de la seconde moitié du XX^e siècle." *Temporalités* 1 (2004) : 69-83. Imprimé.
- Le Goff, Jacques. *Un Autre Moyen Age*. Paris : Gallimard, 1999. Imprimé.
- Levi, Primo. *Si c'est un homme*. Trad. fr. Martine Schruoffeneger. Paris: R. Laffont, 1996. Imprimé.
- Maillard, Alain. "Les temps de l'historien et du sociologue. Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch." *Cahiers internationaux de sociologie* 119 (2005) : 197-222. Imprimé.
- Meinecke, Friedrich. *Die Entstehung des Historismus*. Hrsg von Carl Hinrichs. Munich: R. Oldenbourg Verlag, 1965. Imprimé.
- Noiriel, Gérard. "Comment on récrit l'histoire. Les usages du temps dans les *Écrits sur l'histoire* de Fernand Braudel." *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*. Paris : Belin, 2003. Imprimé.
- Revel, Jacques, ed. *Fernand Braudel et l'histoire*. Paris : Hachette, 1999. Imprimé.
- Ricœur, Paul. "Objectivité et subjectivité en histoire." *Histoire et vérité*. Paris: Editions du Seuil, 1955. Imprimé.
- . *Temps et récit I, II, III*. Paris: Editions du Seuil, 1983-1985. Imprimé.
- Schmitt, Jean-Claude. "Le Temps. Impensé de l'histoire ou double objet de l'historien ?". *Cahiers de civilisation médiévale* 48 (2005) : 31-52. Imprimé.
- Taine, Hippolyte. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris: Hachette, 1882. Imprimé.